

Claire Avril est une factrice de chanson impressionniste, elle chante et fait chanter ses poèmes. Elle agence étrangement des mots jusqu'à en faire des formules ensorceleuses, voire énigmatiques qui s'installent dans votre caboche et libèrent peu à peu du sens, comme ces parfums qui se transforment au fil des heures : d'abord l'attaque, puis le corps, et enfin la traîne. *Le trottoir est bavard, le coeur de l'hiver, le bal des évadés... les élargis de la vie...*

Parfois on se surprend à goûter la beauté sonore du verbe en remettant à plus tard la compréhension, comme un bonbon dont on n'épuiserait jamais toutes les saveurs. Mais qui est glouton n'aura peut-être rien goûté...

Le langage de Claire Avril est de facture totémique, la bobine du sens s'y roule lentement...

Ses rêveries concernent le monde comme un ensemble complexe, qui intègre la rivière et ses plus discrets habitants - *Pouillot véloce* - les humains avec leurs laideurs - *Je n'ai pas tort car le tort tue et je préfère qu'il te tue toi* - et leurs beautés : sortie jacassante et joyeuse des collégiens qui transforme la rue, audaces et péripéties du repas de quartier avec sa ribambelle de personnages surpris dans un moment de bonheur...

La matière de son travail est la sensualité brute des événements naturels et des instants oubliés : les corps au contact avec la rivière, ses galets, ses îles et ses remous, la beauté cachée de la saison froide faite de silence et d'intériorité, la contemplation : les yeux verts de l'eau sous la glace, la Drôme chantée comme une personnification de l'esprit de l'eau... Claire célèbre le merveilleux de la réalité concrète.

Comme les ménétriers du 19^e siècle qui se voulaient aussi professeurs, elle mène également un travail de formation qui aide à poser voix et identités. Avec les membres de son atelier de la vallée de la Drôme, elle a monté de très nombreux cabarets en clin d'oeil à Kurt Weil, Montand, Piaf ou Quatre Barbus, hommages à une espèce fameuse devenue discrète : les grands diseurs...

Parfois pour reposer l'esprit, après un phrasé riche de sens cachés, la musique et le chant se font dansants et malicieux. On distingue reggae ou biguine, des refrains qui appellent la reprise, ou une ritournelle faussement simpliste "*Léger Léger*": *Vivre c'est pas compliqué, il suffit de...* mais bien sûr la recette est pipée ! *Vivre en paix, mais la paix c'est jamais gagné.*

Avec nos moments de non-vie, de blues, d'inefficacité elle fait une chanson sur un rythme chaloupé qui permet de ne pas faire du spleen un objet d'art, mais de se moquer doucement de soi-même : *On a les yeux dans la valise mais... on l'a dit pas, on dit ça va mais... ça va pas. Quand on a le panache en berne et la gamberge en peine...* elle nous offre une piste sans prétention : *Faut pas cesser d'chercher un brin d'humilité oublié...*

Il y a un art de vivre dans ces chansons-là, celui de rester en contact avec les deux polarités : la beauté immédiate autour de soi, le tout petit, le tout-près sans perdre de vue la laideur et la terreur que nous inspire certains aspects du monde.

Sans rien nier elle nous invite pourtant à des émerveillements d'enfants heureux :

*Le croissant luit, joli,
Petit bout d'ongle taillé
Sorti de l'ombre du pied
D'un dieu géant qui rit !*

Et lorsqu'elle aborde le grand thème de la fin du voyage, avec les yeux ouverts vers le monde d'en haut, ses météores et ses images, elle interpelle la charrette de l'Ankou qui viendra la chercher comme tout un chacun pour un voyage qui n'a rien de "tellement pressé"! Tant la vie nous attend encore ici, des choses à dire, à chanter ou à danser, des chemins oubliés à parcourir.

*Ho, Ho Dieux volages ! Retenez l'attelage
Laissez moi sur la terre faire mes petites affaires
Ce s'rait trop dommage de tourner tant de pages
Pour faire sur la grande Ourse du vent avec mes pouces !*

Patrice WEISS - Barde Champêtre, Ecrivain conteur du Vercors